



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de LETESSIER (Fernand), « Avertissement », *Vie de Rancé Première partie*, CHATEAUBRIAND (François-René de), p. 5-11

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-10860-3.p.0063](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10860-3.p.0063)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1955. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Je n'ai fait que deux dédicaces dans ma vie : l'une à Napoléon¹, l'autre à l'abbé Séguin. J'admire autant le prêtre obscur qui donnait sa bénédiction aux victimes qui mouraient à l'échafaud, que l'homme qui gagnait des

a. Titre : AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION. — B donne en outre, à la page qui précède, ces quelques lignes :

AVERTISSEMENT

DE CETTE SECONDE ÉDITION.

J'ai suivi dans cette édition tous les changements qui m'ont été indiqués. On ne peut me faire plus de plaisir que de m'avertir quand je me suis trompé : on a toujours plus de lumière et plus de savoir que moi *.

1. Sur l'épître dédicatoire du *Géme du Christianisme* au Premier Consul, cf. Duchemin, pp. 211-216. Sur l'admiration involontaire, mais profonde, de l'écrivain pour l'Empereur, cf. *Mémoires*, II, 135, 165, 265, 280, 501-502, 671-672 ; IV, 99. Chateaubriand confiait à Marcellus (*Chateaubriand et son temps*, p. 212) : « Mon admiration pour Bonaparte a toujours été grande et sincère, alors même que j'attaquais Napoléon avec le plus de vivacité. Je lui saurai toujours gré d'avoir abattu la guillotine à coups de sabre et détrôné l'anarchie à coups de victoires ; mais lui, se rabaisser au rôle d'usurpateur ! »

*. Chateaubriand exprimera plus loin, à propos d'un ouvrage de Rancé, cet avis quelque peu contradictoire : « Quelle différence de ce public compétent et choisi à celui auquel nous nous adressons maintenant ! ». Mais, sur son attitude ordinairement « conciliante et démissionnaire » envers la critique, cf. Duchemin, pp. 101-102, et Durry, I, 189 ; II, 130. L'écrivain, malgré son caractère entier, renonçait souvent à la polémique, à la fois par courtoisie, par modestie sincère (il en avait des accès) et surtout par ennui. On

victoires. Lorsque j'allais voir, il y a plus de vingt ans, mesdemoiselles d'Acosta¹ (cousines de madame de Chateaubriand, alors au nombre de quatre et qui ne sont plus que deux), je rencontrais, rue du Petit-Bourbon, un prêtre vêtu d'une soutane relevée dans ses poches : une calotte noire à l'italienne lui couvrait la tête; il s'appuyait sur une canne, et allait en marmottant son bréviaire, confesser, dans le faubourg Saint-Honoré, madame de Montboissier², fille de M. de Malesherbes.

rencontre des formules analogues à celle-ci dans la *Préface* d'*Atala* et de *René* (O. C. III, 8) ; dans les *Remarques* qui précèdent la traduction du *Paradis Perdu* (O. C. XI, 13) : « Je crois toujours que l'on juge et que l'on voit mieux que moi » ; dans les *Mémoires*, I, 67 : « Je trouve que les autres ont toujours sur moi une supériorité quelconque... » ; 469. L'écrivain n'affectait cette attitude débonnaire que pour les sujets d'importance médiocre, se montrant toujours irréductible avec des adversaires de haute classe et sur les problèmes essentiels.

1. Comme il n'existe aucune étude d'ensemble sur la famille de M^{me} de Chateaubriand, je n'ai rencontré sur Melles d'Acosta que des renseignements éparés (*Cf. Mémoires et Lettres de M^{me} de Chateaubriand*, publiés par J. Le Gras (Paris, Jonquières, 1929), pp. 228, 249, 251, 283 ; M^{me} Paul de SAMIE, *A l'aube du romantisme : Chénédolle* (Caen, Domin, 1922), p. 232 suiv. ; M. LEVAILLANT, *Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand* (Paris, Ollendorff, 1923), pp. 97, 203, 230 ; M.-L. PAILLON, *La Vicomtesse de Chateaubriand* (Paris, les Portiques, 1934), pp. 136 et 145-146 ; *Bulletin Chateaubriand*, 1931, pp. 70-73 et 1937, pp. 88-89 ; Durry, II, 288). Elles étaient cinq sœurs, Jenny, Bonne, Céléste, Berthe, Françoise ; l'aînée Jenny mourut en 1823. Elles habitaient « Maison du Curé, 3, rue du Petit-Bourbon, à Paris ». D'après celles de leurs lettres qui ont été publiées, « les bonnes cousines d'Acosta » semblent avoir été la bonté et l'obligeance mêmes ; malgré les préventions que M^{me} de Chateaubriand avait eues contre elles, elles lui rendaient nombre de services, notamment quand l'écrivain et sa femme se trouvaient éloignés de Paris.

2. Françoise-Pauline de Lamoignon de Malesherbes, née en 1758, avait épousé en 1775 le baron Charles de Montboissier-Beaufort-Canillac ; elle était tante par alliance du comte Jean-Baptiste-Auguste, frère aîné de Chateaubriand (*Mémoires*, I, 187, 393, 412, 426).

Je le retrouvai plusieurs fois aux environs de Saint-Sulpice; il avait peine à se défendre d'une troupe de mendiantes qui portaient dans leurs bras des enfants empruntés. Je ne tardai pas à connaître plus [IV] intimement cette proie des pauvres, et je le visitais dans sa maison, rue Servandoni, n° 16. J'entrais dans une petite cour mal pavée; le concierge allemand ne se dérangeait pas pour moi : l'escalier s'ouvrait à gauche au fond de la cour, les marches en étaient rompues; je montais au second étage; je frappais, une vieille bonne vêtue de noir venait m'ouvrir : elle m'introduisait dans une antichambre sans meubles où il n'y avait qu'un chat jaune qui dormait sur une chaise. De là je pénétrais dans un cabinet orné d'un grand crucifix de bois noir. L'abbé Séguin¹, assis devant le feu et séparé de moi par un paravent, me reconnaissait à la voix : ne pouvant se lever, il me donnait sa bénédiction et me demandait des nouvelles de ma femme. Il me racontait que sa mère lui disait souvent dans le langage figuré de son pays : « Rappelez-vous que la robe des prêtres ne doit jamais » être brodée d'avarice. » La sienne était brodée de pauvreté. Il avait eu trois frères, prêtres comme lui, et tous quatre avaient dit la messe ensemble dans

1. Cf. E. BIRÉ, *Les dernières années de Chateaubriand*, pp. 312-313. Une lithographie de Z. Belliard (1843), conservée à la Bibliothèque Nationale (Estampes, N. 2) et représentant J. M. Séguin, « prêtre de la paroisse de Saint-Sulpice, doyen du clergé de Paris », figurait à l'Exposition du Centenaire (1948), organisée à la Galerie Mazarine (Cf. Catalogue, n° 556).

l'église paroissiale de Sainte-[v]Maure. Ils allèrent aussi se prosterner à Carpentras sur le tombeau de leur mère. L'abbé Séguin refusa de prêter le serment : poursuivi pendant la révolution, il traversa un jour en courant le jardin du Luxembourg et se sauva chez M. de Jussieu, rue Saint-Dominique-d'Enfer. En quittant le Luxembourg pour la dernière fois en 1815 ^a 1, je passai de même à travers le jardin solitaire avec mon ami, M. Hyde de Neuville. De tristes échos se réveillent dans les cœurs qui ont retenu le bruit des révolutions.

L'abbé Séguin rassemblait, dans des lieux cachés, les chrétiens persécutés. L'abbé Antoine, son frère, fut arrêté, mis aux Carmes et massacré le 2 septembre. Quand cette nouvelle parvint à Jean-Marie, il entonna le *Te Deum*. Il allait déguisé, de faubourg en faubourg, administrer des secours aux fidèles. Il était souvent accompagné de femmes pieuses et dévouées ; madame Choqué se faisait passer ^b pour sa fille ; elle faisait le guet et était chargée d'avertir le confesseur. Comme il était grand et fort, on l'enrôla dans la garde na-[v]tionale. Dès

a. en 1830

b. madame Choqué passait pour

1. Chateaubriand prit en réalité la parole pour la dernière fois à la Chambre des Pairs le 7 août 1830 afin de proclamer son indéfectible attachement à la Légimité ; après son discours, il quitta la salle des séances et, dit-il, « j'abandonnai, en secouant la poussière de mes pieds, ce palais des trahisons, où je ne rentrerai de ma vie » (*Mémoires*, III, 658-669). Sur le baron Hyde de Neuville, cf. *Mémoires, passim* ; M.-J. DURRY, *Chateaubriand et Hyde de Neuville. Correspondance inédite* (Paris, le Divan, 1929).

le lendemain de cet enrôlement, il fut envoyé avec quatre hommes visiter une maison, rue Cassette. Le ciel lui apprit le rôle qu'il avait à jouer ^a. Il demande avec fracas que les appartements lui soient ouverts; la fouille est faite. L'abbé Séguin aperçut un tableau placé contre un mur et qui cachait ce qu'il ne voulait pas trouver. Il en approche, soulève avec sa baïonnette un coin de ce tableau, et s'aperçoit qu'il bouche une porte. Aussitôt, changeant de ton, il reproche à ses camarades leur inactivité et leur donne ^b l'ordre d'aller visiter les chambres en face du cabinet que dérobaient le tableau. Pendant que la religion inspirait ainsi l'héroïsme à des femmes et à des prêtres, l'héroïsme était sur le champ de bataille avec nos armées : jamais les Français ne furent si courageux et si infortunés. Dans la suite l'abbé Séguin, ayant vu quel parti on pouvait tirer de la garde nationale, était toujours prêt à s'y présenter. Le mensonge était sublime, mais il n'en offensait pas moins l'abbé Séguin, parce qu'il était mensonge. Au milieu de ses violents sacri-[vii]fices, il tombait dans un silence consterné qui épouvantait ses amis. Il fut délivré de ses tourments par suite du changement des choses humaines. On passa du crime à la gloire, ¹ de la république à l'empire.

^a. lui apprit ce qu'il avait à faire : il demande avec fracas que les appartements lui soient ouverts. Il aperçoit un tableau placé

^b. leur inactivité, leur donne

1. Cette antithèse est longuement développée dans la *Préface*

C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie que j'ai écrit l'histoire de l'abbé de Rancé. L'abbé Séguin me parlait souvent de ce travail, et j'y avais une répugnance naturelle. J'étudiai néanmoins ; je lus, et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la Vie de Rancé.

Voilà tout ce que j'avais à dire. Mon premier ouvrage a été fait à Londres en 1797, mon dernier à Paris en 1844. Entre ces deux dates, il n'y a pas moins de quarante-sept ans, trois fois l'espace que Tacite appelle une longue partie de la vie humaine : « *Quindecim annos, grande mortalis aevi spatium* ¹. » Je ne serai lu de personne, excepté peut-être de quelques arrière-petites-nièces habituées aux contes de leur vieil oncle ². Le temps s'est

des *Études historiques* (O. C. IX, 60-69), où l'auteur oppose les crimes de la Révolution et la gloire des armées républicaines. Idée analogue dans les *Mémoires*, II, 653 : « (Napoléon) est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos..., pour avoir réduit des égorgeurs de prisons et de rues, des claquedents de tribune, de clubs et d'échafauds, ... pour avoir défait toutes les armées ».

1. *Vie d'Agricola*, III. Selon Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe*, Calmann-Lévy, 1889, I, 44-45, note), ce mot de Tacite fut « mis en honneur et en circulation » par Chateaubriand : « Il est fort possible qu'il l'eût remarqué et retenu pour l'avoir vu employé dans une excellente *Notice* sur Rollin, par son ami Guéneau de Mussy (1805)... » (Cf. *Id.*, *Ibid.*, II, 378).

2. Comme on l'a noté (Durry, I, 411 ; II, 286, 288), Chateaubriand ne se désintéressa jamais des descendants collatéraux de sa famille et s'efforça de satisfaire leurs exigences ; il affectait volontiers de jouer avec eux « le rôle d'aïeul diseur de contes ». Il écrivait, par exemple, à la jeune femme de son neveu Louis : « Voilà un conte qui sent tout à fait son oncle... » (Cité par Biré, édition des *Mémoires*, I, 452). On trouvera chez M^{me} M.-L. PAILLÉRON (*op. cit.*, pp. 215 et 259) de charmantes anecdotes sur l'écrivain et les enfants. Sur sa vocation paternelle insatisfaite, cf. aussi *Mémoires*, III, 410.

écoulé, j'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte; c'est [VIII] une dérision que de vivre après cela. Que fais-je dans le monde ¹ ? Il n'est pas bon d'y demeurer lorsque les cheveux ne descendent plus assez bas pour essuyer les larmes qui tombent des yeux ². Autrefois je barbouillais du papier avec mes filles, Atala, Blanca, Cymodocée, chimères qui ont été chercher ailleurs la jeunesse. On remarque des traits indécis dans le tableau du Déluge, dernier travail du Poussin ³ : ces défauts du temps embellissent le chef-d'œuvre du grand peintre; mais on ne m'excusera pas, je ne suis pas Poussin, je n'habite point au bord du Tibre et j'ai un mauvais soleil ^a. Jadis j'ai pu m'imaginer l'histoire d'Amélie, maintenant je suis réduit à tracer celle de Rancé : j'ai changé d'ange en changeant d'années.

a. un mauvais soleil. *La fin de l'alinéa manque.*

1. Idée familière à Chateaubriand vieilli. Cf. *infra*, p. 40 : « la plus dure des afflictions, le survivre... » — *Essai sur la littérature anglaise (Conclusion)* : « Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie ? pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains ?... Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé ? » (*O. C.*, XI, 792).

2. Cf. *Amour et Vieillesse*, p. 20 : « ... quelques rares cheveux blancs sur la tête chauve d'un homme ne descendent point assez bas pour essuyer les larmes qui tombent de ses yeux ». *Mémoires*, II, 24 : « Je fus cependant témoin de ses pauvres larmes lorsqu'il expira : il ne put me cacher son affliction, il était trop tard : ses cheveux blancs ne descendaient pas assez bas pour cacher et essuyer ses pleurs ».

3. Ce thème sera développé plus largement dans les pages consacrées au Poussin. Cf. *infra*, pp. 172-173.